

Cette digression m'a entraîné un peu loin des *Evocations*, mais je ne la crois pas inutile à leur compréhension. A aucun moment, M. Henri Massis ne se sépare d'un programme actif.

Ce programme actif, il le manifesta tout jeune quand, avec Alfred de Tarde, il commença, sous le pseudonyme d'Agathon, sa campagne contre la *Nouvelle Sorbonne*. C'était, nous dit-il, « la plainte de tant de jeunes gens rebutés par la sécheresse d'un enseignement qui ne faisait jamais appel à l'imagination, à l'émotion intérieure ». Mais la chose n'est pas d'hier : qu'on se souvienne du vieil Astier-Réhu, dans *l'Immortel*, de Daudet. L'émotion intérieure, l'imagination ont toujours été en honneur à la majorité des bons esprits français.

Cette Sorbonne, ainsi attaquée par Agathon, maintenait une tradition. Mais un Massis, un Tarde, un Henri Franck avaient besoin d'autre chose que de cette tradition. En réalité, Maurice Barrès, Bergson les affranchissaient du matérialisme des années 60, du scepticisme de Renan. En même temps, se formait, en eux, un certain mysticisme de l'action, mysticisme nécessaire à la France d'alors. Peut-on supposer que les événements forment à l'avance des esprits aptes à les supporter et qu'un pays se soit formé une génération pour la défendre, selon une loi presque darwinienne ? ou que ce mysticisme, en se développant, pousse à l'aboutissement fatal des crises latentes ? Certains des propos de M. Henri Massis donnent beaucoup à réfléchir.

« La guerre, voilà le seul remède », disait en 1906, M. Julien Cain, aujourd'hui administrateur de la Bibliothèque Nationale. « Oui, disaient avec calme certains intellectuels, plutôt la guerre que cette perpétuelle attente. » Henri Franck écrivait à un de ses amis en 1908 : « Le monde va périr si nous n'y prenons pas garde. Péguy a raison. C'est à la trouée de Belfort que se jouera toute la liberté du monde, et le plus tôt sera le mieux. Avec les beaux Anglais et les Italiens illustres, nous aurons raison de ces gros barbares, ou alors il n'y a plus qu'à mourir. » Cela se passait au lendemain des incidents de Casablanca, ce qui explique cette tension extrême. Mais ces propos et bien d'autres se tenaient de l'autre côté de la frontière : le même mysticisme national fermentait, aggravé par l'ambition de certains partis et cette pesante marche en avant qu'entraîne une organisation trop

bien éprouvée. J'ai toujours pensé que les guerres avaient des causes psychologiques à peu près invisibles autant que ces motifs économiques et politiques que l'on voit trop. Elles éclatent quand tout le monde a pris l'habitude de croire en elles — de croire dans leur nécessité historique, dans le sentiment qu'elles dénouent une crise, qu'elles suppriment une cause d'angoisse. Elles tiennent du mythe autant que des ambitions privées des chefs ou des pays. Rien de plus frappant que cette préparation morale à la guerre du groupe d'hommes qui allait en subir le premier choc. Le mot d'*Appel au soldat*, ce beau titre d'un livre de Maurice Barrès, était dans beaucoup d'esprits jeunes. Heureuse époque où l'on pouvait croire encore qu'une guerre arrange quelque chose et peut servir de conclusion ! L'histoire cependant nous apprend que chaque guerre en prépare une autre et que le calvaire humain est sans limites.

Ce rêve de l'action apparut, un jour, révisé à M. Henri Massis sous les traits d'Ernest Psichari. Il faut lire les admirables pages consacrées par lui à son ami ; le récit de cette soirée d'adieu qui précéda le départ du jeune officier pour le Tchad. Elles sont hautement émouvantes et font appel à ce qu'il y a en nous de meilleur. Elles demeureront parmi les plus belles qu'ait produites cet âge littéraire. Noblesse de la pensée, chaleur du sentiment, éloquence et réserve du style, pathétique de la situation morale, tout s'y trouve heureusement réuni.

« Dans les courts instants où il reprenait haleine, écrit M. Henri Massis, son regard trop brillant semblait interroger et tout ensemble répondre : *Les voilà, mes idées ! où s'accrocher ? Quelle loi saisir, quelle certitude utile ? Rien de tout cela ne m'apporte une règle, une raison d'être, d'agir. Et l'on voudrait que je ne mette pas de l'ordre dans ce désordre qu'en naissant j'ai trouvé en moi ? Je n'ai qu'un moyen, un seul : me rattacher à un ordre donné parmi les hommes, pour me retrouver moi-même et me posséder, et devenir libre, me faire indépendant. C'est là-bas que je suis à ma place ; que je suis chez moi où je dois être ; c'est là que je dois rester.* Intuition infaillible qui lui dilatait merveilleusement le cœur et qu'il eût été sans doute incapable d'exprimer. Car ce grand vivant n'était pas un théoricien, ce soldat, un faiseur de systèmes : rien qu'une volonté d'action, une volonté droite et

sûre de ses chemins. Mais son impatience nous criait : *Vous voyez bien que je ne puis plus vivre ici.* Sa tendresse en était accablée, et dans ses yeux aimants je vis s'entre'ouvrir un abîme de solitude et d'exil. »

Dans ce désir de conquête et d'action, M. Henri Massis voit aussi un « besoin éperdu que la vérité et la pureté ne fussent point que de vains mots ». Il y avait cela. Je crois qu'il y avait aussi ce fait que la plupart des jeunes intellectuels ne le sont que par accident et éprouvent un certain malaise dans ce qu'ils croient être leur vocation. Ce mépris de l'intellectualisme que nous montre parfois le livre de M. Massis ne vient pas seulement d'un excès de l'intellectualisme, il vient aussi de ce que beaucoup de ses contemporains avaient pris contact avec la littérature en attendant mieux. On ne voit pas un Vigny, un Flaubert, à ce point irrités de leur vie inféconde ; leur véritable action, ils la trouvaient dans l'approfondissement et la connaissance du monde intérieur que la destinée avait mis en eux. Le véritable drame de l'intellectuel est là ; possédé-t-il ce monde, il en vit, heureux ou malheureux ; ne l'a-t-il pas, il maudit ce fâcheux esprit de méditation qui le torture et il cherche ailleurs une raison d'être. Autour de M. Henri Massis, beaucoup de jeunes gens doutaient ainsi d'eux-mêmes : d'où la rapidité de leur trépas, leur évasion en face des réalités, le suicide de Raymond Laurent, le suicide de Charles Demange. Ils n'ont rien de romantique, ces suicides, et ne témoignent d'aucune exaltation spéciale, mais seulement d'une grande faiblesse...

Charles Demange se tua en août 1909. Les pages où M. Henri Massis nous raconte sa mort et le chagrin de son oncle ne sont pas moins belles que celles qui évoquent Psichari. Il se peut, en effet, comme il le dit, que l'idée du suicide ait souvent frôlé la pensée de Barrès. Lui-même a écrit dans ses cahiers : « J'ai peur de la vie, des catastrophes physiques, des horribles souffrances. N'ayant ni revolver, ni chloroforme, je me sens désarmé contre les méchancetés du destin. » Mais quelque chose a protégé Maurice Barrès. Quoi ? Jen reviens au même phénomène : le sentiment intense, exclusif, passionné de cette faculté mystérieuse qui était en lui et à laquelle tout était sacrifié. Werther meurt ; Goethe vit ; Charles Demange se suicide ; Barrès survit. Ce que M. Massis

appelle *son secret*, cela lui a toujours tenu compagnie, l'a sauvé de la détresse, de cet ennui dont il a tant souffert, de la mort volontaire. L'enchanteur, quel que soit son rang, doit produire son enchantement, dont il est la première victime ; heureuse victime, d'ailleurs, puisqu'elle le sauve de maux plus grands ! Le pire est vouloir employer les procédés magiques sans en connaître la composition.

M. Massis a fait un des meilleurs portraits de Barrès que j'aie lus ; si simple si juste, si profond. Et comme il a vu chez lui l'homme véritable ! « En dépit de ce qu'il montrait parfois d'amer, d'âpre, d'un peu dur et comme d'ossifié au contact des laideurs de la vie ou des brutalités de l'action, il y avait en lui des réserves de tendresse, d'amitié, et, dans l'humour qui le protégeait, quelque chose d'affectueux, de pitoyable. Il ne se fermait qu'à la vulgarité ou à la félonie. »

Même vérité dans le portrait d'Anatole France ; mais ici la chose était plus facile. Du moins semble-t-il que France vîxut ait eu une figure bien simplifiée et bien officielle, puisque tout le monde a fait de lui le même portrait — ou presque.

Mais ce qui me paraît le plus digne d'estime dans le volume de M. Henri Massis, c'est le ton avec lequel il parle de ses contemporains. Jamais de dénigrement de petitesse, jamais cet accent aigre, sournois, venimeux qui est celui de la plupart des gens de lettres parlant d'autres gens de lettres. M. Henri Massis respecte l'homme jusque dans ses adversaires, et, pour ses amis, je vous ai dit comment étaient représentés un Henri Franck, un Psichari, un Charles Demange. Cette noblesse égale de la vision, ce souci d'honorer ce qui est honorable, sont devenus chose si rare dans la littérature que cela suffirait déjà à mettre hors de pair ces *Evocations*. Ceux qui ne connaissent chez M. Henri Massis qu'un critique profond et tenace, mais de forme dogmatique, découvriront avec plaisir ici un écrivain rapide, vivant, aisé, qui écrit comme on parle — quand on parle bien — c'est-à-dire une phrase toute modelée par l'émotion, par le souvenir, par le choc immédiat du réel. L'influence de Barrès s'y fait d'ailleurs sentir à maintes reprises. Il y a enfin dans ces *Evocations* une chaleur, une conviction, un enthousiasme qui donnent un véritable tour lyrique à ce livre d'historien.

Edmond JALOUX.